

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

FUNÉRAILLES

DE

M. HÉRON DE VILLEFOSSE

MEMBRE DE L'INSTITUT

Le mercredi 18 juin 1919.

DISCOURS

DE

M. PAUL GIRARD

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres se sent profondément atteinte par la mort du savant, du patriote, du grand homme de bien qu'était Antoine Héron de Villefosse. Hélas ! ce coup n'était que trop prévu. Depuis de longs mois, notre cher et vénéré confrère souffrait d'un mal mystérieux qui l'avait amené à se démettre de cette présidence à laquelle, pour la seconde fois, l'avaient

INSTITUT.
1919. — 16.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165830

appelé votre affection et votre estime. Il y a peu de jours, une opération était jugée nécessaire; elle parut un instant avoir conjuré le péril. Ce n'était qu'une illusion. Des symptômes inquiétants ne tardèrent point à se manifester; après de cruelles souffrances, supportées avec cette patience admirable qu'il savait opposer aux assauts de la douleur physique, il s'éteignit, entouré des siens, dans la paix de sa foi sereine, au cours d'une tiède et lumineuse nuit d'été.

L'Académie des Inscriptions perd en lui un vaillant serviteur de la science française, de cette science claire, méthodique avec simplicité, que traitent parfois si légèrement ceux qui sont les premiers à profiter de ses découvertes. Son inlassable labeur, sa curiosité sans cesse en éveil, lui avaient fait parcourir presque tous les domaines de l'archéologie, et dans chacun il était un maître, écouté, admiré d'une légion de disciples disséminés par toute la France, avec lesquels il correspondait, dont il stimulait le zèle, et qui garderont de son obligeance à seconder leurs efforts une reconnaissance émue.

Sa notoriété comme conservateur des antiquités grecques et romaines du Musée du Louvre s'étendait bien au delà de nos frontières. Il aimait le devoir qui l'attachait à nos collections nationales; il aimait la lourde responsabilité qu'entraînait ce devoir strictement accompli; il aimait l'action, l'action utile, sous quelque forme qu'elle s'offrît à son esprit de dévouement et de sacrifice; il aimait le travail. Jamais, durant les trente-trois années qu'il fut des vôtres, — il avait succédé en 1886 à Émile Egger, — vous n'avez vu son activité se ralentir,

si ce n'est lorsque, succombant à la fatigue, il allait prendre un peu de repos dans sa chère maison du département de Seine-et-Marne, où il travaillait encore, mais sans contrainte, pour se distraire.

Combien ce robuste travailleur manquera à notre Compagnie, c'est ce que, aisément, concevra tout esprit cultivé. Mais ceux qui l'approchaient, qui avaient le bonheur de se rencontrer avec lui chaque semaine, qui connaissaient sa droiture, sa loyauté, sa délicatesse de sentiment, qu'une sorte de réserve paraît d'un charme inattendu, ceux-là, quelle perte n'ont-ils pas faite ! Nul homme n'était meilleur, plus sûr, plus fidèle en amitié, plus serviable, et nul non plus n'était plus épris d'idéal que cet antiquaire et cet épigraphiste. Il aimait son pays d'une affection passionnée que les tragiques années que nous venons de vivre avaient exaltée encore. Malade, inquiet de son propre avenir, en proie, par intervalle, à des crises d'une violence extrême, loin de détourner sa pensée de la patrie victorieuse, mais incertaine du fruit de sa victoire, il s'y attachait chaque jour avec plus d'angoisse, conscient de sa juste cause et de ce qui lui est dû pour avoir, non pas seule, mais au prix des plus douloureux sacrifices, sauvé le monde civilisé.

D'autres diront un jour l'étendue, la fécondité de l'œuvre de Héron de Villefosse, la surprenante variété de ses connaissances, sa compétence en toutes les matières, qu'il eût à parler de marbres, de bronzes, de mosaïques, ou des merveilles du trésor d'argenterie de Boscoreale. Dans le deuil affreux qui aujourd'hui nous frappe, je croirais manquer en quelque mesure à sa mémoire si je

ne me bornais point à adresser le suprême adieu de la Compagnie qui était fière de le compter parmi ses membres, au grand cœur qu'il fut, à l'honnête homme dont la vie a connu bien des traverses, qui a souffert dans ses plus chères affections, mais que le malheur n'a pu abattre, dont il n'a pas entamé la bonté, pas plus que le mal n'entama son intelligence, pas plus que la mort ne déshonora ses traits, leur conférant, au contraire, une beauté surhumaine qui semblait un reflet lointain d'immortalité. Puisse cette fin si belle mêler quelque douceur à l'immense peine de la noble compagne et des enfants qui le pleurent, de ceux auxquels il laisse non seulement le souvenir, mais l'exemple d'une vie sans défaillance et sans tache, toute de travail, de dévouement, de tendresse et d'honneur!

DISCOURS

DE

M. LOUIS HAVET

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

MESSIEURS,

Il y a moins d'un an, le 28 juin 1918, M. Héron de Villefosse, mon cher collègue à l'École des Hautes Études, m'annonçait qu'il se résignait à demander sa retraite. Je ne puis faire mieux que de lire ses propres paroles, qui me semblent contenir de lui un portrait vivant :

C'est avec une profonde tristesse que j'abandonne un enseignement qui, depuis quarante ans, m'a procuré tant de moments heureux. Je l'ai toujours poursuivi avec ardeur, avec le sentiment de son importance et de sa grande utilité... J'espère que mes élèves en ont profité et qu'ils conserveront de moi un bon souvenir. Je les remercie des témoignages d'attachement qu'ils m'ont donnés à diverses reprises. Je vous prie... d'être auprès de mes excellents collègues l'interprète des regrets que j'éprouve en les quittant...

« Les regrets que j'éprouve en les quittant », disait la lettre du 28 juin 1918, il y a un an et on pourrait dire il y a un siècle. Et la lettre continuait ainsi : « Les circonstances présentes rendent ces regrets particulièrement douloureux. » Héron de Villefosse, heureusement, a vécu encore assez pour être rassuré sur le salut de la France, lui qui était un bon Français, et sur le salut de la justice, lui qui était un juste. Bientôt, avec nous tous, il a participé aux plus hautes joies qui aient jamais été accordées à une génération d'hommes, puisque les joies de Marathon et celles de Valmy n'ont enflammé qu'une fraction du genre humain, et puisque, même après Valmy, le rêve des plus grands idéalistes ne pouvait encore se préciser dans une vision concrète.

En relisant aujourd'hui la lettre vieille d'un an, je m'aperçois qu'à l'origine je n'avais pas su la bien comprendre. Villefosse, en passant et peut-être sans le savoir lui-même, m'avait livré un coin de son âme. Et les mots sur lesquels j'avais glissé à la première lecture se sont soudain remplis d'une éloquence rare, quand, à la lumière de la victoire, j'ai pu deviner ce qu'ils ne contenaient qu'en puissance.

Le cri d'angoisse sur les « circonstances présentes » n'avaient pas fait perdre de vue au bon professeur son idée directrice, celle d'une tendre affection pour ses élèves. « Dites-leur, ajoutait-il, que je ne les oublie pas, que mes pensées iront souvent vers eux et que, si je suis forcé de m'éloigner de notre chère École, à laquelle j'appartiens depuis le jour de sa fondation, mon cœur lui restera très sincèrement fidèle. »

« Depuis le jour de sa fondation ». Pendant l'année scolaire 1868-1869 en effet, la conférence d'épigraphie et antiquités romaines de Léon Renier comptait parmi ses élèves « Héron de Villefosse, archiviste-paléographe, attaché au musée du Louvre ». Notre collègue, à la rentrée de 1868, allait avoir vingt-trois ans. Il en avait soixante-treize quand sa retraite a été réglée; c'est sur un demi-siècle entier que se sont répartis les souvenirs qui l'ont attaché à nous, les souvenirs aussi, les souvenirs très chers, qui attachent à sa mémoire les survivants d'entre les vieux comme les survivants de notre jeunesse décimée. Car ceux qui aiment sont aimés, et, pour exprimer les sentiments qu'inspiraient à tous les nôtres ce caractère droit, courageux, bon et sincère, je pourrais vous relire la lettre de notre ami en en renversant simplement les termes. Tous avaient pour lui affection aussi bien qu'estime et respect, et tous prenaient une part de sa peine quand sa vie était traversée par quelque douleur.

C'est par notre président-fondateur, Léon Renier, que Villefosse a été initié à l'étude des inscriptions. Comme lui, il s'était donné une maîtrise exceptionnelle en ce qui touche les pierres parlantes de notre Afrique romaine et celles de notre Gaule elle-même, car une prédilection patriotique n'est pas interdite aux érudits loyaux. Ses horizons étaient d'ailleurs larges et ses connaissances scientifiques très variées; je ne veux pas oublier de rappeler qu'en 1868 le jeune Villefosse était archiviste-paléographe, et qu'ainsi c'est l'École des Chartes qui avait formé un de nos très bons maîtres à la méthode en soi.

Souligner ce détail me paraît un devoir envers la mémoire de Villefosse; c'en est un aussi envers notre École elle-même, qui ne voudrait jamais être ingrate envers son aînée.

Au nom de l'École des Hautes Études tout entière, maîtres et élèves, j'adresse à Antoine Héron de Villefosse le salut auquel on ne répond jamais, et qui est une promesse de n'oublier ni de la pensée, ni du cœur.